

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

L'APPEL DU... TRÉSORIER



Mes chers amis, c'est encore moi qui viens vous ennuyer pour vous demander instamment de penser à votre Amicale en faisant le geste rituel de remplir une formule chèque postal pour couvrir le montant de votre cotisation 1949.

Je sais que vous avez des occupations nombreuses, que vous pensez bien à nous, que vous nous accordez votre confiance, que ce n'est que par négligence que vous omettez de nous envoyer cette cotisation (certains ont même omis d'envoyer celle de 1948) et que si je vous rencontrais, je suis sûr que spontanément vos mains se porteraient à votre portefeuille pour réparer l'oubli ; mais voilà, il faut trouver les quinze minutes nécessaires pour aller à la poste, remplir la formule, peut-être même faire la queue ; cela vous rebute et vous remettez au lendemain, à la semaine ou au mois suivant, et pourtant votre Amicale doit vivre et continuer sa tâche.

Allons, mes chers et braves copains, nous sommes quelques-uns à consacrer tout temps disponible pour la bonne marche de l'Amicale et à faire du bon travail ; mais sans vous nous ne pouvons rien, vous le savez ; nous ne pourrions plus soulager ceux ou celles qui ont besoin de notre aide, de votre aide. Ne venez pas dire que 150 francs par an, c'est trop pour faire le bien ; dans notre monde survolté, instable, qui n'est à l'abri du besoin...

Je lis parfois, dans les journaux de diverses Amicales, des discussions au sein des bureaux qui sont forcés d'entrevoir la dissolution et qui veulent lutter, ne pouvant pas croire à l'abandon des uns et des autres. Nous, nous n'avons pas à penser à de si graves décisions car nous avons encore un grand noyau de fidèles et des lettres encourageantes, mais il faut que dès les premiers mois de l'année nous puissions établir notre budget ; je sais qu'il est un recours facile et que nous avons une seule fois mis en pratique, c'est le recouvrement par poste : cela vous évite de vous déranger et de perdre du temps, mais d'un autre côté, cela force la main à celui que l'Amicale n'intéresse plus et ce n'est pas très gai d'enregistrer en retour des refus et puis ce mode de perception est vraiment trop onéreux pour vous et pour nous ; seul l'Etat y gagne, ce qui n'est qu'une mince consolation. Dans un prochain article, je vous démontrerai notre action dans le domaine social avec les fonds qui nous ont été impartis sur les fameux 100 millions et si je pouvais dans notre estimé journal vous faire paraître toutes les lettres de nos veuves ou de nos orphelins que nous avons secourus, vous seriez fiers, comme je le suis du reste, du résultat obtenu par le travail de votre Amicale. Allons, un bon mouvement, camarades retardataires ; envoyez votre mandat et je suis sûr encore que votre conscience sera légère en sortant de la poste, car vous aurez fait une bonne action, et une bonne action, certains n'ont pas si souvent l'occasion de la faire. Je vous rappelle l'intitulé de notre compte : Amicale du II C Paris 5.003-69.

R. TARIN.

Réveillez-vous...

« Notre bal, organisé le 19 février dernier au Moulin de la Galette, a été un succès et le résultat dépassait toutes nos prévisions les plus optimistes. Nous avons constaté avec plaisir que la solidarité est toujours vivante entre les anciens gefangs. Ils ont répondu très nombreux à notre appel en venant avec leurs famille et amis à cette soirée qu'ils savaient avoir été organisée au profit de notre caisse de secours.

« Les deux annonces parues dans notre bulletin ont suffi pour obtenir ce succès et prouver que ceux qui ont eu la chance de revenir sains et saufs n'oublient pas leurs camarades moins veinards qui sont revenus malades et les familles qui n'ont pas eu la joie de voir rentrer les leurs... »

C'est ainsi que nous aurions voulu commencer le compte rendu de notre bal.

Malheureusement, vous savez tous maintenant quel en fut le résultat. Croyez-vous que ce soit encourageant pour nous ? Avez-vous pensé au travail que peut représenter la préparation d'un bal ? Que de démarches, de déplacements, de lettres, de coups de fil, etc.

Nous le savions à l'avance, mais nous nous sommes décidés en présence de toutes les demandes de secours qui nous parviennent.

Imaginez maintenant ce que nous avons ressenti en constatant que le mal que nous nous étions donné n'avait servi qu'à diminuer les possibilités de notre caisse ! Pourquoi ? Parce que ceux qui auraient pu venir avec leur famille, leurs amis, ne se sont pas dérangés.

Je dois vous dire que cette abstention de leur part de participer à la réussite de notre soirée met davantage en valeur le geste de nos camarades qui ne manquent jamais de nous prouver, par leur présence ou par leurs dons, l'attachement qu'ils portent à l'Amicale.

Ce sont toujours les mêmes, d'ailleurs, que nous rencontrons à ces réunions et nous en connaissons même d'autres qui, ayant eu la chance de ne pas connaître la captivité, s'associent à notre œuvre et nous aident en plaçant des billets dans leur entourage ou bien en demandant aux commerçants de leur quartier des lots pour tombola.

Nous serons obligés, à l'avenir, de trouver une autre solution pour enrichir notre caisse et d'organiser des soirées qui pourront nous rapporter sans compter sur la présence tout

(Lire la suite en page 2.)

DEUX "PLANQUÉS"



C'était à Pölitz, dans cette gigantesque usine aux mille bâtiments, encore en construction, où chaque jour, déjà, des centaines de wagons de charbon étaient transformés en plusieurs dizaines de citernes d'essence synthétique et quantité d'autres produits.

Nous y étions arrivés fin décembre 1940, au moment où le froid très vif (n'avons-nous pas enregistré jusqu'à -30° ?) ne nous permettait plus de travailler sur la voie ferrée à Messenthin. Oh ! il n'était pas question d'améliorer nos conditions de travail, loin s'en faut ; mais le sol était trop gelé pour que nous y puissions piocher. Ne pouvant plus nous occuper, le kommando de Bredow nous avait envoyés à Pölitz. Là, mes camarades et moi fûmes affectés à la firme Schünemann qui avait pour rôle de fournir les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments de l'usine. Nous devions décharger camions de sable et wagons de briques. Quel supplice que de prendre des briques dans ses mains quand il gèle à pierre fendre ! Et ne fallait-il pas de plus rester à peu près immobiles ? Combien de fois avons-nous eu des pensées homicides envers ceux qui nous obligeaient à rester à notre place alors que nous avions besoin d'aller nous chauffer, sentant que l'extrémité de nos doigts et de nos orteils commençait à s'insensibiliser ! Comme nous avons maudit sentinelles et contremaitres qui ne nous permettaient pas d'aller vers les braseros ! Je nous vois encore, déplaçant un tas de petits cailloux, par un froid intenable, obligés de taper des pieds en battant des bras, mais rivés, pour ainsi dire, à notre travail. Ah ! on avait vite décidé de venir nous chercher quand nous nous écartions un peu trop longtemps. Il est certain que certains d'entre nous qui n'avaient peut-être jamais connu la haine, ont profondément haï en ces circonstances. Quel est celui qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'étrangler « l'Amiral » ? et le contremaitre au bec de lièvre dont je ne me rappelle plus le surnom ? Quel est celui qui n'aurait pas volontiers « botté le derrière » à « Tom Mix » qui n'y pouvait pourtant mais car il n'était pas méchant.

L'hiver passa, le printemps vint et avec lui... les péniches de briques sur le canal. Combien « agréable » est la sensation provoquée par la manipulation de dizaines de milliers de briques en une journée ! Rien de tel pour adoucir l'épiderme des paumes et des doigts. Et dire que certains utilisent la pierre ponce...

En intermède, quelques sorties champêtres. On nous envoyait, en camion, chercher des blocs de rochers dans la campagne à plus de

Fol PRES 402

cinquante kilomètres de Pölitz. Ça, c'était intéressant. Les camions étaient vite chargés et ils n'étaient pas nombreux : nous pouvions faire de bonnes siestes au grand air. Ce qui manquait d'intérêt, néanmoins, c'était de casser au marteau, par la suite, ces fameux blocs et de les broyer au concasseur. Il est vrai que je ne puis parler sagement de la première question, aucune masse ne m'ayant jamais été confiée, mais je peux affirmer que je garde un piètre souvenir de la machine à pulvériser et de la poussière qui en sortait.

C'est dans le courant du mois de juin 1941 que se produisit un fait qui devait transformer du tout au tout ma condition de travail à Pölitz. Herr Schönemann, voulant mettre de l'ordre dans la masse des bulletins de livraison pour sable et briques qui encombraient son bureau, fit appel à mon camarade Minasse, dessinateur industriel de métier et décorateur par goût. Au bout de deux jours, on jugea qu'il fallait à Minasse un collaborateur : je fus appelé. C'est ainsi que nous devînmes les archivistes de la firme. Jamais, vu les travaux que l'on m'avait déjà imposés en Allemagne, je n'aurais supposé qu'une telle « planque » me serait offerte. Et cela dura 11 mois. Naturellement, un employé consciencieux eût mis de l'ordre en quelques semaines. A deux, nous n'avions pas encore terminé fin mai 1942, lorsque tous les prisonniers non spécialistes en métallurgie furent envoyés ailleurs. En cette circonstance, Schönemann se démena comme un beau diable pour nous garder ; il faut croire que nous n'étions pas considérés comme indispensables puisqu'il ne réussit pas à nous conserver notre place.

Mais il pouvait être content de nous et fier de ce que nous avions fait. Les meubles de son bureau étaient garnis de beaux classeurs, tous d'égale dimension, dont les dos comportaient de belles étiquettes à l'écriture impeccable. Aucune lettre n'était plus grosse ou plus maigre que les autres ; toutes les étiquettes étaient collées à la même hauteur et avaient exactement les mêmes caractéristiques : si l'une d'elles commençait à jaunir, nous la recommençons ; si un classeur nous semblait plus épais que les autres, nous enlevons les bulletins qu'il y avait en trop pour les mettre dans le suivant, ce qui nous obligeait à tout décaler et naturellement à refaire toutes les étiquettes ; consciencieux, nous ne reculions devant aucun sacrifice ; animés d'un louable amour du métier et amis de la perfection, nous n'hésitions pas à passer une journée entière pour écrire : « Lieferschein für Kies ». Mais il fallait voir le résultat... Quelle précision ! quelle technique !... quel art ! dirais-je même, avec à peine un peu de prétention. Je suis bien persuadé que nulle part en Allemagne il n'y avait fiches si amoureuxsement classées, travail si soigné, prisonniers si consciencieux. Nous ne faisons d'ailleurs que suivre les conseils de notre grand Boileau :

*Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.*

Si l'occasion nous en eût été offerte, ce n'est vingt, mais trente, cinquante et même cent perfectionnements que nous eussions apportés. L'esprit de sacrifice était tellement ancré en nous que nous nous sentions prêts à attendre la libération dans ce bureau et à trouver toujours quelque chose à améliorer.

Oh ! naturellement, un travail si méticuleux, si absorbant, demandait de temps à autre quelques récréations ; elles nous étaient offertes par les pompiers de l'usine qui poussaient la complaisance jusqu'à manœuvrer juste devant nos fenêtres ; nous n'avons jamais su si c'était pour nous distraire ou pour nous montrer leur savoir-faire. Toujours est-il qu'ils nous ont fourni des centaines d'heures de spectacle gratuit. Quand ils se reposaient ou étaient occupés ailleurs, nous n'avions plus qu'une ressource : nous procurer un passe-temps nous-mêmes afin

de décontracter nos muscles fatigués ou de préparer un nouvel effort d'attention.

Alors, Minasse dessinait ; je me souviens d'un croquis à la manière de Dubout, représentant la prise d'un château-fort au moyen âge : il y travailla longtemps mais ce fut un chef-d'œuvre. De mon côté, je m'essayais à la versification : j'écrivis une fable et aussi un poème fort dramatique de plus longue haleine qui, cependant, ne passera pas à la postérité : je l'ai laissé à Greifswald et les Russes, méconnaissant sa valeur, ne me l'ont pas fait parvenir.

Ainsi, le temps passait : les semaines succédaient aux semaines, les mois aux mois et notre situation était toujours la même. Nous faisons partie du mobilier ; Schönemann était habitué à nous voir : si nous ne lui étions pas très utiles, nous ne le gênions pas. Lui, que nous vîmes un jour sortir de son bureau à coup de pieds et de poings deux Polonais qui avaient commis la maladresse de se laisser prendre par la Gestapo à quelque distance de leur camp, était pour nous d'une gentillesse extrême. « L'Amiral » et « le Bec de Lièvre » avaient dû mal à obtenir de lui, quand le travail pressait au dehors, que nous allions décharger quelque wagon. Mais il fallait voir leur jubilation lorsque, sortant du bureau du patron pourvus de son consentement, ils passaient nous donner l'ordre : Hitler n'était pas leur cousin. Heureusement pour nous, une telle joie ne leur fut procurée que trois ou quatre fois en onze mois.

Le 30 mai 1942, malgré de nombreuses dé marches de Schönemann en notre faveur, nous quittions Pölitz. Les six premiers mois y avaient été affreux mais les onze autres absolument inespérés pour des prisonniers.

Roger GAUBERT.

Un autre importun

Les cotisations rentrent, c'est un fait, mais nous aimerions, que ce fût à un rythme un peu plus accéléré. Nous savons qu'il en arrivera encore le 31 décembre, ce qui prouve que l'on n'avait pas l'intention d'abandonner l'Amicale. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas s'acquitter tout de suite ? N'avez-vous pas remarqué que l'on a l'esprit plus libre quand on a fait quelque chose que l'on désirait faire ? On se sent soulagé d'un poids, délivré d'une obsession. Comme le prélèvement effectué dans le portefeuille n'est pas très important et ne met pas en danger le budget familial, il serait dommage de se priver d'une satisfaction. Allons, chers camarades, ne remettez pas à demain, ce que vous pouvez faire aujourd'hui : faites un saut jusqu'à la poste et envoyez-nous votre mandat. Tarin sera si heureux que vous ayez pensé à lui...

Comme indiqué lors de l'Assemblée générale, nous allons procéder à quelques radiations : celles des anciens membres qui ont omis, l'année dernière, de se livrer à l'opération conseillée ci-dessus. C'est le dernier bulletin qu'ils recevront, à moins, naturellement, que d'ici deux mois ils aient été en proie au remords et se soient acquittés de leur cotisation de 1948.

Nous considérons qu'ils se sont exclus d'eux-mêmes ; nous ne leur faisons d'ailleurs qu'un grief, c'est de n'avoir pas démissionné normalement ; il est si facile d'écrire et c'est tellement plus correct. Quant à la solution adoptée par deux de nos camarades qui viennent de nous faire renvoyer le bulletin avec la mention : « Refusé », nous jugeons qu'elle est particulièrement impolie ; il y a là un manque flagrant de savoir-vivre ; nous n'avons obligé personne à adhérer à l'Amicale, nous ne forçons qui que ce soit à y rester. Nous ne demandons qu'une chose : c'est qu'on nous fasse savoir avec un minimum de tact que l'on ne veut plus avoir de rapports avec nous ; il y a tellement d'excuses à invoquer pour se débarrasser de choses importunes. Les convenances exigent que l'on ne vexe pas qui n'a rien fait pour mériter une leçon. Enfin, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une bonne éducation...

A côté de cela, combien de magnifiques encouragements nous recevons ! Merci à tous ceux qui nous écrivent et à tous ceux qui nous aident.

R. G.

SUR LES RIVES DE L'ODER

Presque tous les « gars » de Stettin ont vu ou connu le « Nordenham », ce vieux bateau, un ancien bananier, qui, avec ses deux cales à l'avant, trois à l'arrière, abritait environ 550 P. G.

Pendant plusieurs années, nous vécûmes dans l'ancre de ce bateau « schleuh », dans ces cales sans lumière, où pullulaient puces, punaises et rats. Qui se souvient de ces concours, à qui dans sa soirée tuerait le plus grand nombre de puces ?

Longtemps le Dijonnais P... a détenu le record avec, je crois, 87 captures.

Une nuit dans les profondeurs du « Nordenham » était un vrai supplice. Comme nous étions heureux, le matin, lorsque nos gardes-chiourmes ouvraient l'entrée des cales, de monter sur le pont et de pouvoir enfin respirer quelques bolées d'air frais.

Aussi, dans cette atmosphère viciée et insalubre, que de fois des projets d'évasion furent, par tous, élaborés.

S'évader ! Qui donc n'y a pas songé en voyant ces bateaux étrangers, accostés le long de l'Oder ?

Partir ! Qui donc n'y a pas pensé en voyant circuler ces trains à quelques centaines de mètres de nos barbelés ?

Fin 1942, des évasions sensationnelles mirent le « kommando » en révolution. Ah ! oui, cela fit du bruit. Six hommes ensemble, dont l'homme de confiance, l'interprète et le... cordonnier.

En plein jour, par un bel après-midi, et ce fut vite fait !

Pour retenir l'attention des sentinelles qui gardaient l'unique porte de sortie, un grand match de basket-ball fut organisé dans la cour. Jamais une partie de basket ne fut si âprement disputée.

Le long de la « touche », les « spectateurs » criaient et applaudissaient à tout rompre, entraînant dans leurs transports les deux gardiens « schleuhs » qui n'en perdaient pas une « miette ».

Pendant ce temps, nos six « Franzosen », en habits civils, s'il vous plaît, valise à la main, recouvrent chacun d'une ample capote d'artilleur, arrivaient près de la porte de sortie, laissaient tomber le manteau dans les mains d'un camarade et... direction : la gare et... la liberté !

Derrière eux, la partie, les cris continuaient de plus belle ; avec quel cœur et aussi avec quelle émotion, joueurs et spectateurs poursuivaient leur rôle !

Mais alors, comme chacun le devine, quelle « séance » le lendemain dans la matinée !

Quelques semaines après, nous recevions la petite carte tant attendue, venant de France et contenant ces quelques mots : « Continuons nos parties de bridge dans les Pyrénées bien à l'abri des « doryphores ».

Louis HOUOT.

RÉVEILLEZ-VOUS...

(Suite de la première page.)

à fait problématique de nos adhérents de la région parisienne. S'ils viennent, par hasard, ce sera pour nous un bénéfice supplémentaire.

Espérons que notre prochaine réunion trouvera un écho plus sérieux auprès de nos membres et qu'ils n'auront pas, comme cette fois, le remords de n'avoir pas fait leur devoir.

Cela nous donnera du courage pour continuer notre œuvre, et notre bulletin sera plus intéressant à lire puisque les articles seront plus optimistes que celui-ci.

A propos d'articles : nos écrivains de province ne se décident pas souvent à prendre leur stylo pour nous en envoyer.

Pour leur faire honte, je dois leur dire que nous avons eu l'intention de faire passer des articles de personnes ne faisant pas partie de notre « corporation de prisonniers » mais écrivains de métier, et de talent, qui nous donneraient des nouvelles inédites pour notre bulletin.

Nous hésitons, pour l'instant, à accepter ces propositions, espérant qu'il en est suffisamment parmi nous pour écrire, sans fatigue, des nouvelles et des articles pour notre bulletin.

Réveillez-vous donc un peu, que diable !

Boris MICHAUD.

DANS LE COURRIER

Louis HOUOT envoie ses amitiés aux « anciens du Nordenham ».

En nous faisant parvenir son chèque, René LEVASSEUR nous écrit :

« J'adresse mon fraternel salut aux « durs » de l'Amicale du II C ainsi qu'à tous mes camarades d'infortune.

« Votre modestie devrait-elle en souffrir, je vous félicite pour votre dévouement et votre ténacité à perpétuer « l'esprit prisonnier » qui n'était pas un mot vide de sens au II C et dans ses kommandos. Continuez et que vive longtemps l'Amicale ».

Et il signe :

« Un rare mais fidèle ex-P. G. ».

Comme nous souhaiterions, mon cher LEVASSEUR, que tu fusses moins « rare » ! Ne pourrais-tu distraire une soirée de mardi de temps en temps ? Nous serions heureux de te revoir parmi nous. Merci pour les félicitations ; nous durerons aussi longtemps que nous pourrons, sois-en persuadé.

Maurice OPPERMANN nous dit : « C'est toujours avec plaisir que je lis « Entre Camarades » et que j'y trouve quelques nouvelles d'anciens compagnons ».

Allons, OPPERMANN, un bon mouvement. « Entre Camarades » aura encore plus d'intérêt, si tu y collabores. Un petit article, c'est vite fait...

L. PELTIER se déclare « toujours très heureux d'avoir des nouvelles de nos camarades et fier de faire partie du dernier carré ».

Espérons que ce dernier carré résistera longtemps.

Au verso du mandat de Georges CHALMIN nous lisons ceci : « Vous avez raison, il ne faut obliger personne, la camaraderie ne se commande pas. »

Nous considérons, en effet, que beaucoup étaient venus à nous, croyant que nous étions susceptibles de leur procurer beaucoup d'avantages. Déçus, ils nous ont quittés, s'éliminant d'eux-mêmes. Loin de nous l'idée de les solliciter de nouveau.

Pierre AUZIE est désespéré, il écrit : « Ici, le mouvement tombe, nous nous retrouvons six à la réunion de l'Union ; quant au II C, je reste le seul représentant. Plus personne ne répond. »

Que faites-vous donc, les Toulousains ? Vous avez donc tous oublié la captivité ? Suivez donc notre brave AUZIE qui, dans une deuxième lettre déclare : « Je suis de cœur avec vous et y reste. Bien que je sois dans l'ombre pour le moment, je suis toujours présent et m'applique à ne pas perdre l'esprit P. G. qui nous a animés. » Nous souhaitons ardemment que vous repreniez le contact, il en sera content et nous aussi.

Jean HUET se plaint et il a raison. Il écrit : « Je vous disais que votre journal était toujours le bienvenu comme il l'est encore en ce moment, mais je suis très surpris de ne pas voir beaucoup d'articles de Stettin, surtout de nos hommes de confiance, Dumas, Villepreux et les autres... »

Eh bien ! Dumas, Villepreux et les autres hommes de confiance de Stettin, n'entendez-vous pas l'appel de notre camarade HUET ? Vous

voyez combien vous pourriez faire plaisir à certains. Ne vous donnez-vous pas la satisfaction d'avoir fait un geste agréable à vos anciens « administrés » ?

RAILLON envoie « ses amitiés à tous ». Merci, mon cher Marius et acceptez les nôtres.

M. HOLTZER nous transmet ses « meilleures salutations ». Merci également et salut.

Jean BANON nous apprend qu'il s'est fait deux fractures au pied gauche et que c'est pour cette raison qu'il n'a pu venir nous faire une visite à l'Amicale.

Nous espérons, BANON, que tu vas bien mieux et que tu pourras en mai, comme prévu, venir nous voir. Nous te recevrons avec grand plaisir.

Nous constatons que l'initiative que nous avons prise d'avertir les familles de nos chers disparus dès que les corps sont transférés à Berlin, est grandement appréciée par les intéressées ; témoin, la lettre de Mme veuve MILON qui nous écrit :

« Je viens par cette lettre vous remercier beaucoup de m'avoir avertie que le cercueil contenant les restes de mon cher fils, Raymond, était transféré au cimetière français de Berlin ; je ne saurais aussi assez remercier votre camarade M. COSTEDQAT des démarches qu'il a faites pour retrouver sa tombe.

« Je suis très touchée de voir que les anciens du II C pensent à leurs camarades restés en terre d'exil. »

Votre lettre, Mme MILON, nous va droit au cœur ; croyez qu'elle constitue pour nous un encouragement dont nous ne saurions nier l'efficacité. Merci, COSTEDQAT, de nous avoir permis de recevoir une telle manifestation de reconnaissance.

LE SECRETAIRE.

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Ainsi passent ces vingt et un jours. Nous sommes sortants, nos bagages nous sont rendus. A Antoine, il manque sa montre et une boîte de singe, à moi un paquet de gris et quelques photos ; nous formulons une plainte mais elle n'aboutira jamais : les loups ne se mangent pas entre eux. Nous reprenons notre place au camp et au théâtre.

C'est à cette époque qu'arrivent les premiers prisonniers russes : ils sont squelettiques et peinent à peine marcher ; d'ailleurs beaucoup sont restés dans les wagons qui les transportaient ici, morts de privations.

Se soutenant les uns les autres, haves, déguenillés et bousculés, brutalisés par les gardiens, ils parviennent au camp ; c'est alors que va commencer pour eux la lutte pour la vie. Il va falloir manger et les rations qu'on leur donnera ne seront guère substantielles ; nous les verrons se battre, malgré leur faiblesse, pour un biscuit ou un « mégot » ; il est impossible d'imaginer une pareille déchéance chez des hommes. Vraiment, les Allemands sont passés maîtres dans l'art de ramener l'homme au niveau de la bête. Belges, Serbes, Polonais, Français avons beaucoup souffert, mais quand nous nous trouvons en présence de ces troupes de détail humain que constituent les Russes, nous devons avouer que nous avons été des privilégiés. Oui, il nous faut considérer et reconnaître que nous avons été ménagés quand nous remarquons les services dont sont victimes les prisonniers soviétiques. Un peuple qui dit conserver le culte de l'honneur devrait avoir honte d'infliger à des hommes un pareil traitement.

Des collectes sont faites dans toutes les baraques pour venir en aide à ces malheureux. Comme il est expressément défendu, sous peine de sanc-

tions, de leur donner quoi que ce soit, nous déposons les produits des quêtes au service de désinfection où ils doivent obligatoirement passer. Les employés des douches remettent à chacun d'eux une cigarette et quelques biscuits : nous ne pouvons, malheureusement, faire mieux.

Par eux, nous pouvons avoir quelques nouvelles de la guerre de Russie ; il paraît que c'est terrible. Pourtant ce qui force notre admiration, c'est leur foi inébranlable en la victoire finale. Ils expliquent leurs revers momentanés par la défection des Ukrainiens qu'ils n'ont pas l'air de porter dans leur cœur. D'ailleurs les vrais Ukrainiens cachent leur origine, sachant qu'ils ne sont pas aimés.

Dans le camp français, les Boches commencent à s'énervier et les sous-officiers doivent se serrer les coudes pour résister à la pression exercée sur eux. Par quatre heures d'exercice par jour (deux le matin et autant l'après-midi) ils espèrent avoir raison de notre résistance. L'adjudant « Klein Stück » semble en particulier s'être juré de vaincre notre obstination. Les Russes employées pour éviter les brimades rendraient jaloux le plus futé des Indiens Apaches.

Il existe en particulier une corvée qui ne nous plaît guère : c'est celle de latrines que nous devons faire à tour de rôle. Elle consiste à vider les fosses d'aisance avec une gamelle attachée au bout d'une longue perche et à verser les matières dans une énorme tonne sur roues. Comme la tonne est assez haute, du liquide coule le long du manche et nous pouvons dire que nous avons du bonheur plein les mains.

Afin d'échapper à l'exercice et à la corvée de vidange, beaucoup de sous-officiers se font inscrire pour différents travaux en ville auxquels d'ailleurs ils essaient le plus possible de « couper ». Pour ma part, je fais partie de la corvée de jardin public qui consiste à entretenir les squares et le cimetière de Greifswald. Il y a une bonne vingtaine d'inscrits, mais en réalité trois ou quatre hommes seulement vont au travail chaque matin et encore ne sortent-ils que pour trouver un peu

de ravitaillement : pain, pommes de terre, légumes frais, ou bien pour des raisons d'ordre sentimental ou plus exactement physiologique.

J'aime cette corvée de jardin public qui délasse l'esprit et chasse la mauvaise impression produite par les barbelés. Le travail est à peu près nul et souvent j'emporte un livre que je lis, allongé sur l'herbe d'une pelouse ou assis sur une tombe.

Notre équipe de jardiniers possède un homme qui détient le secret de l'humour à froid : c'est Boineau, dit « le Petit Roi » à cause de ses idées soi-disant extrémistes, ce qui ne l'empêche pas d'être un parfait gaulliste. Son principal passe-temps est de faire mettre en colère ceux qui ne partagent pas ses prétendues opinions. Lorsqu'il a atteint son but, il effectue une retraite très digne, satisfait de lui-même. Quant à ses démêlés avec les Schleuhs, ils sont célèbres ; nous l'avons vu se présenter un jour à l'appel en caleçon sous prétexte qu'au magasin il n'y avait pas de pantalons... et obtenir gain de cause.

Une autre anecdote dira bien mieux d'ailleurs quel humoriste était Boineau. Vous vous rappelez que périodiquement nous avions à signer un papier nous défendant sous aucun prétexte d'approcher les femmes allemandes et de leur parler. « Le Petit Roi » refusa d'apposer sa signature au bas de la feuille ; des officiers allemands vinrent lui demander les raisons de sa conduite ; il répondit que l'interdiction ne comportait pas la distance permise entre une femme et lui ; obligé de céder, il travailla toute la journée du lendemain au jardin public avec, dans le dos, un écriteau indiquant que les femmes ne devaient pas l'approcher.

Ce sont les hommes comme Boineau, à la personnalité incontestable, qui ont été les véritables soutiens moraux du camp. Leur rôle n'a pas été à dédaigner car, dans de nombreuses circonstances, un certain courage a été nécessaire pour résister à la pression exercée contre ceux qui ne voulaient pas aller en kommando, les sous-officiers réfractaires et les prétendus tels.

Des contrôles, d'ailleurs, pour repérer les faux sous-officiers ont lieu assez souvent. Dada est victime de l'un d'eux et part au travail ; il en revient un mois plus tard, s'étant découvert une nouvelle maladie.

Antoine est entré au service des douches et Gravier, ayant maquillé ses papiers, est rapatrié comme sanitaire ; nous en sommes tous heureux car il est veuf avec deux enfants. Des malades vrais ou faux, partent aussi de temps en temps ; le médecin allemand les choisit un peu au petit bonheur.

Un jour, Pierron va à l'infirmerie ; le docteur lui demande :

« Pourquoi venez-vous à la visite ? Vous n'êtes pas malade. »

LE COIN DE L'U.N.A.C.

LES HONNEURS MILITAIRES POUR NOS MORTS

Nous sommes heureux de porter à votre connaissance copie de la lettre, que nous venons de recevoir du ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, concernant la garde d'honneur au retour des dévoués de nos camarades :

J'avais demandé, de façon pressante, à mon collègue des Forces Armées, de vouloir bien envisager la possibilité d'envoyer des représentations militaires, sous forme de piquets chargés de rendre les honneurs, à l'occasion des cérémonies de réinhumation des dépouilles mortelles des militaires décédés au cours des hostilités, et restituées aux familles, en application de la loi du 16 octobre 1946.

Je suis particulièrement heureux de pouvoir vous faire connaître qu'un accueil favorable a été réservé à cette proposition, et que le département

Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-nous votre adresse exacte. Des journaux nous reviennent faute de précisions, signalez-nous les rectifications nécessaires.

Quand vous écrivez à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre à vos lettres pour la réponse.

des Forces Armées vient de prescrire à MM. les généraux commandant les régions militaires, la représentation militaire à toutes les inhumations ayant lieu dans les villes pourvues de troupes, et, autant que possible, à celles ayant lieu hors des villes de garnison.

Bien entendu, cette représentation, eu égard à la situation des effectifs disponibles, sera d'une importance numérique réduite.

POUR LE REMBOURSEMENT DES MARKS AUX PRISONNIERS DE GUERRE

Deux propositions de loi tendant au remboursement aux prisonniers de guerre des marks détenus par eux à leur retour de captivité avaient été déposées l'année dernière par MM. Mouton, député, et Jean-Jullien, sénateur.

Un rapport, sur ces deux propositions, fait au nom de la Commission des pensions par M. Emile-Louis Lambert vient d'être déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale.

« Les réactions spontanées de l'opinion, écrit notamment M. Lambert, provoquées par les mesures trop bienveillantes prises à l'égard des prisonniers allemands, seraient encore plus sensibles, si, par aventure, elle apprenait que le Département des finances conteste au demeurant la légitimité de

cette revendication essentielle des prisonniers de guerre français.

« Les prisonniers de guerre furent les premiers à redouter les abus que pourrait engendrer le remboursement intégral de la monnaie allemande et ils comprennent fort bien que satisfaction ne peut leur être donnée que dans les limites du possible et du raisonnable. Serait-il admissible toutefois d'envisager à leur endroit un traitement moins avantageux que celui réservé à nos ex-ennemis ? »

Nul n'oserait soutenir semblable thèse, et c'est justement dans cet esprit qu'a été élaborée la proposition de loi suivante :

Article premier.

Les monnaies allemandes, détenues par les prisonniers de guerre et déposées lors de leur retour en France, soit dans les centres frontaliers, soit chez des agents du Trésor, seront échangées sur la base suivante :

— de 1 à 100 marks inclusivement au taux de 20 francs ;

— de 101 à 450 marks inclusivement au taux de 12 francs, à condition que l'intéressé puisse démontrer l'honnêteté de la provenance.

Article 2.

Pour le paiement de leurs impôts, les prisonniers de guerre pourront, dans les conditions déterminées à l'article premier, sans aucune limitation de plafond, utiliser la totalité des monnaies allemandes qu'ils ont déposées à leur retour de captivité.

Article 3.

Les sommes perçues par les prisonniers de guerre, en vertu de l'article premier, n'entreront pas en ligne de compte pour la liquidation des droits à solde acquis au cours de captivité.

— Je voudrais revoir la France ». Et Pierrou fut rapatrié. Par contre, des camarades vraiment atteints meurent au camp alors qu'ils auraient pu être sauvés s'ils avaient été reconnus à temps.

Je fais toujours du théâtre me spécialisant dans les rôles comiques. Je profite de quelques leçons données par des professionnels dont la troupe possède un certain nombre d'éléments. Un « foyer des vedettes » est installé dans les coulisses ainsi qu'un bar, assez peu fourni d'ailleurs. Il y a maintenant des projecteurs un peu partout et un système de changement de décors est aménagé pour les spectacles-express. Les frais sont couverts par l'argent encaissé à chaque représentation. Un certain pourcentage des recettes sert aussi à alimenter une caisse noire destinée à aider les prisonniers qui veulent tenter l'évasion.

Je suis naturellement de ceux-là, mais, cruelle désillusion, les Boches découvrent que je ne suis pas sous-officier.

Un jour donc, un Unter-Offizier vient me trouver, un dossier à la main.

« Vous n'êtes pas sous-officier.

— Si. » Je montre mon extrait de livret individuel que j'ai maquillé et sur lequel je suis même chef de section (qu'est-ce que ça coûte ?). Mais mon Schleuh ne se laisse pas convaincre, car il possède des preuves irréfutables. Il me faut m'incliner : je ne peux discuter l'évidence.

Peu de temps après, un gardien vient me chercher au saut du lit, et la gare de Greifswald me voit une nouvelle fois.

Cette fois-ci, je vais jusque dans l'île de Rügen. Je décharge ma mauvaise humeur sur le Boche qui m'accompagne et avec qui j'échange quelques propos aigres-doux.

L'itinéraire à suivre passe par Stralsund. En franchissant l'immense pont qui relie la ville à l'île, je peux apercevoir le chantier sur le port, d'où je me suis évadé l'année dernière avec Dada. Les travaux sont avancés et à l'endroit où nous faisons des soudages, un énorme silo à grains a surgi.

L'île de Rügen n'a rien qui puisse me plaire : des lagunes, des lacs, des bandes de terre ou de grandes étendues plates plantées de betteraves et de pommes de terre ; par là-dessus, un vent permanent.

Nous descendons en gare de Bergen. Quelques kilomètres et nous voilà devant une grande ferme. C'est là que je dois travailler. Je cherche en vain des prisonniers français. Il n'y a que des Serbes et des Polonais civils. Ça va être gai... Je soupçonne fort mon gardien de cette petite plaisanterie car, en réalité, ce n'était pas ici que je devais venir : il n'a pas dû « digérer » la petite dispute que nous avons eue en cours de route.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je m'efforce de ne voir que le côté amusant de ma situation. Pas un seul des hôtes de la ferme ne parle le français ; les Polonais parlent assez bien l'allemand mais les Serbes ne s'expriment que dans leur langue. Héroïquement, je décide donc d'apprendre cette dernière. Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de la camaraderie des prisonniers serbes dont je deviens bientôt l'avocat. Ne pouvant exposer leurs « revendications », ils sont brimés autant qu'on peut l'être : rationnement de la nourriture, surcroît de travail. A force de réclamer, j'arrive à obtenir quelques améliorations et mes nouveaux amis me montrent beaucoup de reconnaissance.

Nous sommes en novembre, au moment de l'arrachage des betteraves et des pommes de terre. Je n'ai pas besoin de dire que racines et tubercules sont plutôt froids : il ne me reste qu'à travailler en gants et à garder le plus possible mes mains dans mes poches ; je ne tiens pas à me geler les doigts pour le bien du Führer.

Un Serbe fait équipe avec moi pour le travail : c'est une sorte de géant, ancien adjudant de la garde royale yougoslave, portant une superbe paire de moustaches à la gauloise ; j'ai vite fait de le baptiser Vercingétorix. Il m'évite les gros efforts, se chargeant seul des sacs de pommes de terre.

Les Polonais civils sont occupés également dans les champs. Deux jeunes filles sont parmi eux ; l'une d'elles était étudiante à Varsovie ; maintenant elle est vêtue de loques et travaille comme un forçat. J'ai la possibilité de converser un peu avec elle, lui remontant le moral et l'engageant à ne pas trop se fatiguer. Galant, je lui fais cadeau d'une petite broche en os, représentant une cigogne, que je gardais depuis le début de ma captivité.

A la ferme, j'ai un ami assez singulier : c'est un Allemand d'une soixantaine d'années que je soupçonne fort d'avoir une passion inavouable. En temps normal, il est certain qu'il recevrait mon poing sur la figure mais pour le moment je le ménage ; peut-être pourrai-je m'en servir pour une nouvelle évasion.

Mais je ne reste qu'une dizaine de jours dans ce commando. Un matin, on vient me chercher afin de me faire changer d'air.

Vingt-sept kilomètres sac au dos, à pied et sous la pluie à travers l'île de Rügen, et je me trouve dans une ferme de l'Etat où déjà une vingtaine de Français sont employés. Tout de suite, je constate chez eux une certaine hostilité lorsque je leur fais savoir que je me suis déjà évadé et que je n'ai guère envie de travailler ; ils craignent que je leur procure des ennuis.

Je partage une petite chambre avec le seul Parisien du commando et deux marinières. Même

avec eux, je ne réussis pas à m'entendre. Tous recherchent leur tranquillité et ils jugent que je suis un élément perturbateur. D'ailleurs, repéré très rapidement par le gardien, je suis l'objet de soins particuliers. Il me faut menacer de regagner seul le stalag pour avoir une paix relative. Comme une vague de froid sévit dans le pays, je passe mon temps, lorsque la sentinelle n'est pas là, sur le foin de la grange à l'abri du vent.

J'ai cependant pu prendre contact avec un civil polonais qui me promet des vêtements pour m'évader. J'ai projeté de partir par le train quelques jours avant Noël afin de passer la frontière dans la nuit du réveillon. Malheureusement mon rêve ne se réalisera pas car, au bout de trois semaines, on me réclame au camp pour une raison inconnue. Lorsque je fais le bilan de mon séjour dans ce commando, je ne peux mettre à mon actif qu'une visite au poulailler, expédition dans laquelle j'ai réussi, à force d'arguments, à entraîner le Parisien deux poulets ont été les victimes.

Vers la « discipline ».

Au stalag, je suis installé dans la baraque de passage et j'apprends le motif de mon retour : tous les prisonniers ayant au moins deux évasions vont être envoyés dans un camp disciplinaire. Nous ne sommes, d'ailleurs, que cinq touchés par cette sanction : Rozet, un séminariste, Giraud, dit « le ploutocrate », marchand de vins en gros, Goubier, dit « le prolétaire », coiffeur, un Polonais français répondant au nom poétique de Cul et moi.

D'après les renseignements, nous allons au X C, via le II A de Neubrandenburg. Dada, Antoine et de nombreux amis, prévoyant pour moi de mauvais moments, viennent me voir et m'apportent vivres et tabac.

Les punaises qui ont envahi la baraque de passage me font passer une nuit blanche. Et le lendemain, c'est le départ. Voyage sans histoire jusqu'à Neubrandenburg.

Avec mes compagnons, je monte une nouvelle fois la côte qui mène au II A de si triste mémoire. Ce terrible camp est bien un camp de la mort et la preuve en est donnée par la première vision qui nous est offerte : des Russes portant des cadavres. Les vivants, comme les morts, sont d'une maigreur effrayante ; les yeux fixes, hébétés, ils marchent à petits pas traînants, semblant chercher à ne pas dépendre, par des efforts aussi faibles soient-ils, les dernières parcelles de vie qui leur restent.

A notre entrée, nous sommes évidemment fouillés et conduits à la baraque de désinfection. Devant la porte, un Russe mort est étendu, nu, hideux dans sa maigreur, les os saillants comme prêts à percer la peau et avec ce grand trou que forme le ventre vide.

(A suivre.)

Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 8 Règles du jeu (suite).

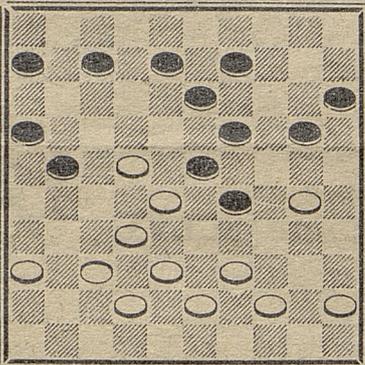
X. Dans l'exécution d'une prise on a le droit de passer plusieurs fois sur la même case vide, jamais deux fois sur le même pion.

Cette façon de faire aboutirait à une absurdité. On prendrait deux fois la même pièce. D'autre part, cela permettrait de prendre plus de pièces que le nombre normal attribué par le coup prévu, ou la faute commise par le partenaire.

XI. Les joueurs jouent chacun à leur tour. Jouer, c'est déplacer une pièce ou exécuter une prise simple ou multiple. Dans ce cas, il peut se faire que la pièce prenante revienne à son point de départ.

XII. La partie est commencée alternativement par l'un ou l'autre joueur. L'usage est que le joueur qui commence prenne les blancs. Pour une partie, un tirage au sort détermine le trait.

Problème n° 8,
par M. Perrin, de Bourg-en-Bresse.



D'après une partie du championnat de France 1948. Sur cette position les blancs viennent de jouer 35.30, tentant la faute des noirs d'attaquer par (20.24) pour gagner le pion ou de faire le coup de dame si les blancs répondent 30.25 par (24.30), 35 x 24 et (29 x 49).

Ce problème a été primé comme étant le plus beau coup vu en jouant.

Solution du n° 7 de M. M. Chiland.

1. 36.31 (27 x 36). 2. 37.31 (36 x 27). 3. 28.22 (17 x 37). 4. 34.30 (24 x 44). 5. 33 x 42 (44 x 33). 6. 38 x 27 gagne.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Etudes des Ouvertures du jeu de dames,
par A. Couttet (suite).

2° Sous-variante. Partie du jeu de bandes par 31.26 après 46.41.

9. 50.44 (7.12). 10. 46.41 (1.7). 11. 31.26 (20.24). 12. 27.21.

Ici les blancs exécutent parfois aussi un grand tout pour tout par 34.29-40 x 20, 27.22-32 x 21 et 33 x 31. 34.30 paraît moins usité.

Les meilleurs coups à jouer de part et d'autre dans cette variante paraissent être les suivants : 34.30 (14.20), 30.25 (17.22).

(10.14) est parfois joué aussi par certains maîtres notamment par M. Bizot en vue de compliquer la partie.

L'on peut également signaler ici la marche suivante préconisée par le célèbre maître Barteling : 37.21 (14.20), 41.37 (10.14), 27.22 (18 x 27), 31.22 (23.29), 34 x 23 (24.30), 35 x 24 (20 x 27), 32 x 21 (16 x 27), 28.23 (19 x 28), 33 x 31, etc.

12. 16 x 27. 13. 32 x 21 (23 x 32). 14. 37 x 28

(14.20). (11.16) livrerait évidemment un coup de dame aux blancs par 28.33.

15. 42.37, etc.
Partie intéressante se prêtant à de nombreuses variantes plutôt avantageuses pour les noirs de l'avis de nombreux théoriciens. Nous n'en ferons pas la démonstration qui serait beaucoup trop longue, et peut-être peu concluante.

NOUVELLES

Le championnat de Paris 1949 se poursuit dans les différentes catégories. Résultats dans le prochain numéro.

**

La F. F. J. D. vient de faire paraître son numéro d'avril. Pour les amateurs qui désiraient s'abonner, écrire à Pierre Pérot, Stalag II C, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°).

Pierre PÉROT.

CARNET DU MOIS

NAISSANCES

Nous avons le plaisir de faire part de la naissance de :

Simone, fille de Pierre PEROT, 35, rue Ramus (20°).

Maryvonne, fille de Michel CANAPLE, 25, rue Lamartine, Versailles (S.-et-O.).

Bernard, fils de Maurice SURGE, 145, rue Felvotte, Tours.

Nos félicitations aux heureux parents et nos meilleurs vœux aux charmants bébés.

DÉCÈS

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de M. Georges MERCIER, capitaine d'artillerie en retraite, père de notre camarade Jean-Louis MERCIER.

A toute la famille MERCIER, nous adressons l'expression de nos sentiments les plus attristés et nos sincères condoléances.

Nous avons également le douloureux devoir de faire part du décès de M. Fernand BERGER, père de notre camarade André BERGER.

L'Amicale présente à Mme BERGER et à toute la famille du disparu l'expression de ses plus sincères condoléances.

OBÈQUES

Le samedi 5 mars 1949, à 14 h. 30, était enterré au Père-Lachaise, notre camarade Jean GOMEZ, décédé le 1^{er} octobre 1940, à Greifswald. L'Amicale, avertie à temps, se devait d'être présente à ses obsèques : elle n'a pas failli à cette tâche. Damet, Tarin, Michaud et Garfinkel ont suivi la dépouille mortelle de notre infortuné camarade et ont apporté sur sa tombe une belle couronne.

Mme GOMEZ, Mlle Simone GOMEZ et toute la famille, reconnaissantes de la sympathie que nous leur avons témoignée dans leur cruelle épreuve, nous adressent leurs sincères remerciements.

GOMEZ est le premier Parisien, à notre connaissance, à être rapatrié d'Allemagne. Nous espérons que les autres seront transportés dans un bref délai. Nous savons d'ailleurs qu'un certain nombre de corps sont en instance de départ de Berlin.

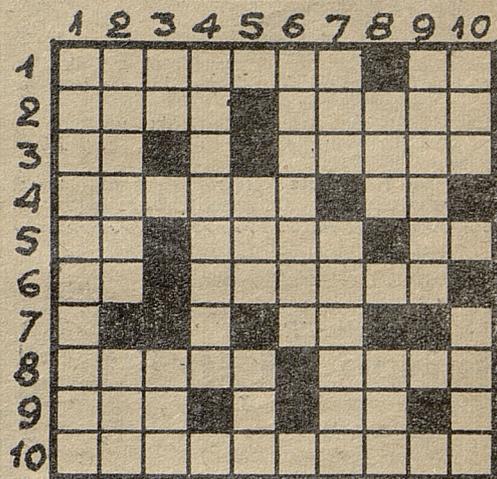
Le 17 mars a été également transféré à Brive, le corps de notre camarade CHAZAL.

Nous présentons à Mme CHAZAL nos plus sincères condoléances et l'assurons de toute notre sympathie.

MOTS CROISÉS

par Victor MICHAUD

Problème n° 8.



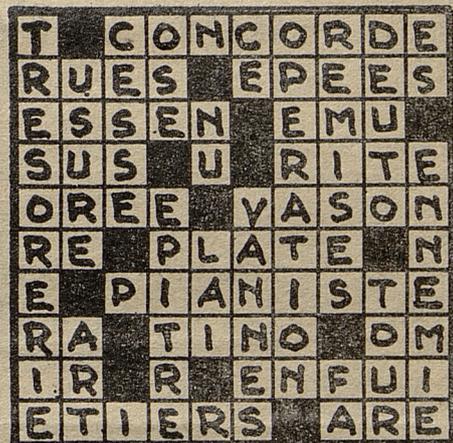
Horizontalement.

1. Légère ondulation de la mer. Affirmation. — 2. Descendant de Mahomet. Garantie. — 3. Marque de dégoût. Mis à nouveau. — 4. Sorte d'anneau en métal. Sur une enveloppe. — 5. Note. Adverbe. Terminaison d'infinitif. — 6. Terminaison d'infinitif. Anciennes monnaies. — 7. Moitié de gavroche. — 8. Placer. Torrent. — 9. Elle n'a pas eu de mère. Mesure chinoise. — 10. Froideur.

Verticalement.

1. Attestations. — 2. Prendre pour modèle. Salutation. — 3. Note. Aride. — 4. Site écarté. — 5. Unité de travail. Voie. — 6. Courant d'eau. — 7. Saison. Graminée. — 8. Habitant. Planche. — 9. Nervures. — 10. Adjectif. Idée chimérique.

Solution du n° 7.



Dominique Cinéma

99, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

Tous les beaux films français et étrangers
dans une salle coquette

Matinée : Jeudi, Samedi : 15 heures et Dimanche permanent

Pour vos cadeaux
Pour votre intérieur

Nohalé

88 bis, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

Graineterie-Epicerie

du

Gros-Caillou

97, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

Bazar Amélie

91, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

Un peut de tout
mais tout est de qualité

Pour la laine

voyez **Babylaine**

Qualité — Choix — Prix

84, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

93, avenue d'Orléans, Paris-14^e

LAFÉ

82, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

et ses 13 succursales combattent la vie chère

Bijouterie Fercoq

93, rue Saint-Dominique, Paris-7^e

Les prix les plus intéressants
de Paris

Boucherie P. Sauvage

La qualité de sa viande

fait sa renommée

105, rue Saint-Dominique, Paris-7^e



Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherchez fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un imperméable pratique et élégant



Pour toutes vos plantations :

arbres fruitiers, chênes truffiers, vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges,

adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix exceptionnels à tous les anciens prisonniers

Camarades qui désirez du Champagne de 1^{re} qualité



Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, **CHOUILLY**
par **ÉPERNAY (Marne)**

Livraison à domicile

CHERS CAMARADES

Si vous avez besoin de faire un achat consultez nos annonces ou demandez-nous les adresses.

Vos serez certains d'être toujours bien reçus et vous y gagnerez en vous recommandant de notre Amicale.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1949. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1949 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. **Merci.**

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

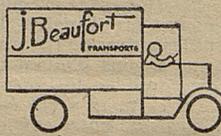
Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

JANVILLE (E.-et-L.)



Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1949 la cotisation minimum est de **150 francs**,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin
Compte courant postal 5003.69

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.

CAMARADES QUI VOYAGEZ,

n'allez pas en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvoite
TOURS (Indre-et-Loire)

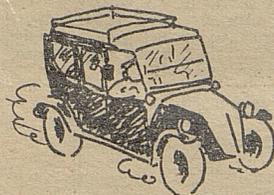


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à **GOREL**

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte, une belle coupe d'arbres fruitiers et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons cuits pour Paris et Banlieue

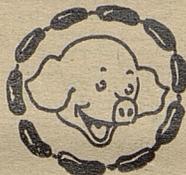
Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)



JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction

à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade du II C qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse ou faites-nous connaître la sienne nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi ou vendredi.

Prix imposé :

A l'Amicale 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.